

*Jacqueline Duhême*

*Line  
& les autres*



*Gallimard*









© *Editions Gallimard, 1986.*

## PRÉFACE

*Il arrive qu'un événement que beaucoup pourraient considérer comme banal reste gravé dans la mémoire. Tel est pour moi le cas de ma première rencontre avec Jacqueline Duhême.*

*En avril 1961, je me trouvais à Paris avec toute une équipe pour préparer le voyage en France du président John Kennedy et sa rencontre avec le général de Gaulle. Fin mai, j'étais de nouveau à Paris, accompagnant le président pendant sa visite. Peu de temps après, je reçus une copie du magazine Elle dans laquelle je découvris pour la première fois le travail génial de Jacqueline Duhême. Jacqueline Duhême est une artiste dotée du sens des couleurs, du détail et — peut-être plus important encore — d'un rare sens de l'humour. Quand je montrai ses dessins au président Kennedy, il en devint « fou », disant qu'il voulait absolument les acquérir pour en faire cadeau à sa femme Jackie. Je lui conseillai d'écrire à Jacqueline Duhême, convaincu qu'elle serait très heureuse d'avoir ses dessins à la Maison-Blanche. Trois mois plus tard, j'étais de retour à Paris, chargé cette fois-ci d'une mission de confiance : chercher les dessins de Jacqueline Duhême et les ramener à Washington. Après cet épisode, Jacqueline Duhême devint très amie des Kennedy. Elle fut invitée à la Maison-Blanche où elle fut reçue chaleureusement par le président et son épouse.*

*Par la suite, elle a illustré avec ses pinceaux et son imagination le voyage en Inde de Jackie Kennedy et de sa sœur,*

*la princesse Radziwill, et a également rendu visite à M<sup>me</sup> Kennedy dans sa maison de Cape Cod dans le Massachusetts, après la mort tragique de son mari.*

*Tous ces souvenirs se trouvent dans ce livre. Mais il ne faut pas croire que seule sa « Kennedy Connection » ait marqué la vie de Jacqueline Duhême. Elle décrit aussi dans ce livre sa jeunesse difficile, sa détermination à poursuivre sa carrière, ses relations avec le grand peintre Matisse et l'écrivain Jacques Prévert. On y découvre également un dessin de l'une des femmes les plus importantes de France au xx<sup>e</sup> siècle : Hélène Lazareff, qui était le patron de Jacqueline Duhême au magazine Elle.*

*Le talent de Jacqueline Duhême se traduit par un très beau livre : un livre émouvant sur une vie mouvante.*

*Pierre Salinger*







# Henri Matisse

Souvent on me demande comment j'ai connu Henri Matisse... A vrai dire je me souviens de deux versions et je ne sais plus à présent laquelle est la vraie.

Selon la première, une jeune fille de dix-neuf ans promenait un enfant dans les jardins du Régina. Ce fameux hôtel avait été construit à l'époque de la majestueuse reine Victoria, elle y possédait des appartements privés, ceux-là mêmes achetés ensuite par Matisse. Une statue de la reine atteste de sa présence en ce quartier de Cimiez surplombant Nice.

Souvent il m'arrivait de promener la petite Annick que je gardais en qualité de bonne, tout en rêvant de devenir dessinatrice. Mon sens artistique me poussait à fréquenter les endroits les plus séduisants. C'est ainsi que nous flânions dans les allées au milieu des roses pompons, ainsi que dans les jardins du cloître. Matisse s'y promenait aussi, son carnet de croquis à la main, l'œil observateur et le crayon précis. Il méditait déjà en son for intérieur la chapelle de Vence. Devant l'ovale de mon visage et la rondeur de mes seins, il eut une révélation et me demanda de venir poser pour lui.

La seconde version est un peu différente... Une jeune fille, placée comme bonne d'enfants, vivait du côté de

Cimiez chez les parents de la petite Annick. Tous ses moments libres étaient occupés par sa passion dévorante : le dessin et la peinture. La jeune fille admirait Matisse dont le renom était grand en ces lieux et rêvait de le rencontrer. A vrai dire, je pense que cette version est la bonne. J'étais tellement menteuse à l'époque ou plutôt tellement fabulatrice que l'imagination et la réalité se mélangeaient. C'est Jacques Prévert qui m'a guérie de mes « menteries ». Il rigolait lorsque je lui donnais des versions différentes, à quelque temps près, d'un même événement.

J'ai donc écrit à Henri Matisse que je désirais le voir, pour qu'il me conseille.

Les gens chez lesquels je suis placée sont comme dans *L'Opéra de la Lune* (des gens pas méchants mais qui n'ont pas le temps). Je ne les vois jamais et Annick est devenue comme ma petite fille. Je l'emmène partout. C'est ainsi que nous prenons le car pour Vence. A l'époque, Vence était une délicieuse petite ville du Midi, encore presque un village. C'était en 1946. Matisse est bien connu ici et nous trouvons vite la villa « le Rêve » qui est bien un rêve, toute carrée, confortable au milieu d'un jardin fleuri un peu sauvage, rempli d'une végétation méditerranéenne : palmiers, cinéraires, fougères. On plonge du jardin sur une vue de la mer. Au loin, des îles, et la Corse, posée sur l'horizon comme le chapeau de Napoléon. Lydia, la gouvernante et modèle, nous fait entrer ; nous traversons le jardin et nous voici casées dans des fauteuils, en attente. Beaucoup de plantes vertes, une belle lumière tamisée. Il fait chaud et les mouches bourdonnent. Une tourterelle roucoule. Lydia nous dit que « monsieur Matisse » se réveille et qu'il va nous recevoir. Je suis très intimidée, me demandant ce que je fais là.

Poussant devant moi la petite Annick qui, contaminée par mon appréhension, avance à peine, j'entre dans la chambre-salon où vit et travaille « monsieur Matisse ».

Il est assis dans un fauteuil, habillé d'un pantalon de fin lainage beige et d'une veste de même tissu, très large avec un petit col pointu. J'apprendrai longtemps après que Matisse faisait faire ses costumes chez Charvet, place Vendôme, tout comme son ami Pierre Reverdy. Sous la veste ouverte, un tricot vert pomme (Grany Smith) et une chemise rose. Le visage est encadré d'une barbiche blanche bien taillée. Le regard bleu brillant, vif et curieux passe au travers de petites lunettes cerclées d'or, tout jeune pour ses 79 ans.

— « Alors, c'est bien d'être venue avec l'enfant », et il offre à la petite Annick un chocolat et à moi aussi. « Que faites vous ? »

— « Elle a mis un costume de maman pour être belle », susurre Annick. J'aimerais passer par un trou de souris mais, discret, le Maître ne relève pas le propos. Toute rouge, je mélange les feuilles de papier de mes dessins. Il les regarde, très attentif, et dit : « Travaillez, travaillez. »

Je me souviendrai un an après de ces premiers conseils, lorsqu'il reçut un jeune Américain ami de son fils Pierre à New York. C'était un événement assez exceptionnel, car il refusait en règle générale de donner son avis et ne recevait pas les gens. Pour ma part, j'avais eu beaucoup de chance. Il avait dit au jeune homme comme à moi : « Travaillez, mon jeune ami, travaillez. »

Le jeune homme parti, je donnai mon avis à Matisse sur les dessins que je n'avais pas trouvés bien bons. « On n'a pas le droit de le décourager, a-t-il répondu, et après

tout, on ne sait pas ce qu'il donnera. De toute façon, le travail fait du bien. Il est le seul remède à tout. Et par exemple, moi je n'étais pas doué comme Picasso, je n'avais pas sa facilité. J'ai travaillé, travaillé, et vous le savez, je travaille encore. »

Mais pour en revenir à notre première rencontre, la petite Annick est ravie de se trouver dans cette grande pièce toute claire où se trouvent le lit blanc du maître, des dessins aux murs, des plantes vertes, des tourterelles, celles que nous avons entendues, dans une cage de bois. Sur les meubles, des poteries en terre rose. Une paix monacale me rappelle la trappe des Gardes, en Maine-et-Loire. L'ordre, le calme, la douceur des teintes sont propices à la création. La seule touche de bleu dans cet espace : le regard de Matisse passant du bleu pâle au bleu marine. Lydia nous apporte du thé que nous prenons ensemble et je prends congé. « Vous reviendrez, me dit Matisse, j'ai été très content de vous connaître. »

Une semaine après cette première entrevue qui allait avoir une si grande importance dans ma vie, je reçois une lettre me proposant le vivre, le couvert et un salaire pour travailler chez Matisse comme aide d'atelier. Quel bonheur ! Voir Matisse, être à ses côtés. Et en plus, il a promis de corriger mon travail !

A Vence, Lydia m'installe dans une petite chambre, sorte de cellule, avec un lit dans un coin, une armoire, une table, un lavabo. Contre le mur, dressées les unes contre les autres, une dizaine de toiles. Je range mes quelques culottes et chemises et j'ouvre la fenêtre qui donne sur le baou de Saint-Jannet. Là, alors, je regarde les tableaux, un par un. J'ai un véritable petit musée : deux Braque, deux Bonnard, un Vuillard. J'aime surtout un petit Picasso. C'est un citron très jaune, posé sur un bout de table. J'ai tout loisir de me choisir de petites expositions personnelles.

Le lendemain, nous partons avec Henri Matisse pour Nice. Il veut dessiner des mouettes et se fait emmener vers la sortie des égouts, du côté de la baie des Anges. Au-dessus de la mer où surnagent des détritiques, viennent voler les mouettes agitées et querelleuses. Matisse veut préparer la maquette d'une tapisserie comportant des oiseaux de mer. Nous restons là, sur la promenade des Anglais, toute la matinée. Je taille et je lui passe les crayons. Il observe, son œil bleu rivé sur les ébats des oiseaux, et il dessine. Il fera de même devant les aquariums de Monaco, dessinant des poissons pour un autre carton.

Sur sa demande, je vais acheter quelques simples feuilles d'emballage beige et des feuilles de papier, celles que l'on utilise pour couvrir les livres de classe, bleu clair et bleu foncé. Il place ensuite ces feuilles sur le mur, les unes à côté des autres, puis les unes sous les autres en alternant les valeurs de couleurs. Matisse découpe ensuite dans du papier Ingres blanc ses sujets, mouettes ou poissons dont il a déterminé les formes au cours de son travail préparatoire. La sûreté de sa main m'étonne toujours. Il recule ensuite et me demande de fixer les sujets découpés sur le fond coloré. Cette opération est faite à l'aide de pointes. Selon son goût, je déplace les différents éléments de la composition.

Lorsque nous regardions les mouettes sur la plage, est arrivé Pastis, le pêcheur qui, en principe, doit fournir la maisonnée en poissons. « Alors, dit Matisse, et ce poisson ? — Bah ! fait Pastis, on n'y arrive pas ! Le lundi faut préparer la barque, le mardi faut réparer le filet, le mercredi je lave les seaux, le jeudi je vais pêcher pour la famille, parce que ma femme veut le poisson pour le vendredi et ce jour-là, c'est moi qui le cuisine. Le samedi et le dimanche, on est au cabanon pour faire les légumes... Alors vous voyez j'ai pas le temps... »

A Vence la vie se poursuit, douce et rythmée entre le travail, le repos et les repas. La cuisinière polonaise nous fait de bons plats et des gâteaux. Henri Matisse, que j'appellerai toujours monsieur Matisse, est au régime depuis son opération. Il mange légèrement, mais il aime bien boire un peu de champagne ou de vin d'Alsace. Souvent je vais à la pâtisserie sur la place de la fontaine de Vence. J'en rapporte des « palmiers » qu'il aime croquer. Ce sont des gâteaux feuilletés, en forme de cœur, secs et sucrés, très croustillants, mais qui ne se conservent pas longtemps.

La cuisinière polonaise a bien des malheurs. Certains en ont une dose plus grande que les autres. Son fils a disparu et son mari est mort au cours de la guerre. Elle pleure souvent et amène une petite photographie d'identité en demandant à Matisse de lui faire un portrait de son fils. « Ce sera Jacqueline qui vous le fera », tranche-t-il. J'en tremble d'avance et, devant ma feuille d'Ingres, je demande au Maître comment je vais arriver à faire tenir la tête de mon modèle dans l'espace de la feuille de papier. « Et alors, ça ne tient pas dans votre œil ? Si ça tient dans votre œil, ça doit tenir dans le papier. » Il n'y a rien à répondre à de tels arguments.

Je travaille pour moi le soir après mes journées de travail pour le Patron. Matisse est très strict. Je suis logée, nourrie, payée pour un certain nombre d'heures de présence. A mes heures de repos, je peux travailler pour moi.

Le chevalet sur lequel mon dessin est commencé, la petite photo épinglée en haut à gauche, reste dans le salon. Matisse, qui a des insomnies, se lève souvent la nuit, il marche et regarde mon travail.

Un matin, je trouve mon dessin barré d'un trait avec, écrit en travers de la figure de mon « sujet » : « Recom-



mencez, pourquoi avez-vous fait une pomme alors que c'est une poire ? » Je regarde la petite photo et c'est vrai, le pauvre type a le front étroit et une large mâchoire. C'est la forme d'une poire... J'apprends tous les jours mon métier au dur apprentissage de Matisse. Le principe est simple : si l'on ne voit pas soi-même son travail, si l'on ne sait pas le juger, il vaut mieux faire autre chose.

La journée de Matisse est réglée comme du papier à musique. Elle commence à huit heures : tous les « gens » doivent être prêts : Lydia, moi, la cuisinière et la femme de ménage. Chacun à son poste. L'infirmière de nuit a donné les soins du matin au « patron » et fait sa toilette. Elle part dormir. La cuisinière a préparé le café au lait, les tartines et elle a sorti les médicaments. J'apporte le tout sur un plateau. Monsieur Matisse, rasé de frais, parfumé à l'eau de Cologne, est assis dans son lit, soutenu par des coussins. Les draps bien tirés, impeccables, sont parsemés de pâquerettes brodées. Comme il adore fumer des cigarillos, souvent l'extrémité allumée tombe sur son revers de drap, et fait un trou.

Il exige alors que l'on bouche le trou en le transformant en pâquerette brodée plutôt qu'en triste reprise.

Le petit déjeuner est partagé avec les chats qui sont sur le lit. Il écoute les nouvelles à la radio, puis il se lave les mains et se met au travail. Comme depuis son opération, il doit rester presque toujours alité, ne se levant qu'une à deux heures par jour, il a vraiment besoin de quelqu'un pour le seconder. Il travaille jusqu'à l'heure du déjeuner. En ce moment, il exécute les dessins préliminaires pour l'illustration des *Lettres de la religieuse portugaise*. Comme il a besoin d'un visage, je pose pour lui. Comme il n'aime pas que l'on se fige, il m'envoie en même temps tailler des crayons ou passer des feuilles de

papier à la gouache. Il utilise largement ces sortes de papiers, mais il exige qu'ils soient peints à la maison. J'ai appris de cette manière à croiser le brossement du papier en superbe bleu de cobalt et autres couleurs.

Le travail minutieux du Patron sur un portrait au fusain peut durer une semaine. Puis il recommence. En fait, il a l'air d'apprendre par cœur sa forme avec ses volumes et ses lumières pour ensuite en faire un dessin pur d'un seul trait au pinceau. Il en fait beaucoup qu'il détruit tant qu'il n'en est pas satisfait. Il aime aussi écouter de la musique classique ancienne et demande que je lui mette un disque. Il démarre alors son trait en liaison avec la musique, comme une ballerine qui s'envole.

C'est très émouvant. On sent sa retenue, sa concentration remplit la pièce. Je retiens mon souffle à ce moment privilégié. Comme je vous aime, Monsieur Matisse, dans votre exigeant travail !

Souvent Matisse rigole et chante

« Mon pantalon est déchiré,  
Si ça continue on verra le trou de  
Mon pantalon est déchiré... »

Il éclate de rire et, d'une voix toute chantante, s'exclame :

« Du mouron pour les p'tits oiseaux ! »  
ou bien « Peau d'lapin, peau... »

De mon côté je danse, j'adore danser. Henri Matisse est ravi et bougonne : « Et dire que je m'étais juré que je n'entretiendrais jamais une danseuse ! »

Parfois nous disputons :

« Jacqueline, on ne dit pas ouais... on dit ui. »  
Matisse est du nord de la France. Alors je réponds :  
« On ne dit pas ouais, on ne dit pas ui, mais on dit oui... »

Furieux, il crie : « Et de plus elle répond ! »...

Après la matinée de travail, le déjeuner, puis la sieste.

L'après-midi, Matisse se lève. Il marche dans la maison ou parfois va se promener en ville ou visiter des amis.

Mais le plus souvent encore, il continue de dessiner ou de peindre. J'apprends à laver les pinceaux délicatement sans les écraser, en faisant remonter l'eau savonneuse jusqu'à la plantation des poils, plusieurs fois, en les rinçant avec abondance et en les essuyant dans un linge propre.

Matisse m'apprend la propreté dans le travail. C'est le premier de ses enseignements : avoir les mains propres et sèches. Il faut les talquer si l'on transpire. Il se lave les mains souvent dans la journée, pas seulement au savon mais au Dermacide. Les papiers doivent être impeccables, les crayons bien taillés, les fusains et leurs cotons bien rangés à leur place sur les planches étroites d'un placard sans poussière.

Le Patron aime aussi être entouré d'objets choisis par lui selon un ordre précis. Ils doivent être posés là où il les voit. Après avoir essuyé un pot sur un meuble, il faut veiller à le remettre dans la position exacte dans laquelle il se trouvait, la queue tournée à droite par exemple. Rien n'est disposé au hasard autour de Matisse. Il observe sans arrêt les formes qui l'entourent et en garde la mémoire.

Econome, parfois il se lève et fouille dans la maison pour voir si l'on n'a pas jeté des choses qui peuvent encore servir. Comme je m'étonne de cette surveillance, il me raconte qu'étant petit ses parents n'étaient pas riches. Son frère et lui devaient ramasser les graines tombées entre les interstices du carrelage en humectant leurs doigts de salive. Lorsqu'ils avaient ainsi ramassé

cent grammes de graines, ils recevaient de leur père un sou.

En raison de l'histoire de ces graines, que seulement Lydia et moi connaissions, nous ne lui en avons pas voulu pour ce qu'il nous a fait avec le « Panettone », histoire que les autres occupants de la maison n'ont pas aimée.

Un admirateur italien avait offert un énorme « Panettone » aux raisins. Matisse se faisait apporter tous les matins et pour lui seul le gâteau dont il découpait une lichette qu'il mangeait, ne la partageant qu'avec les chats, et encore parcimonieusement. Au bout d'un mois, le Panettone n'était entamé que de la valeur d'une belle tranche. Alors Matisse fit venir tout son monde et nous offrit la pâtisserie. Lydia dut la casser au marteau et en disposer les morceaux dans de petits paniers un peu partout, en espérant qu'on finirait bien par les manger.

Une autre fois c'est moi seule qui ai supporté une de ses crises d'économie. Ne pouvant sortir pour acheter du papier à dessin, j'avais prélevé une feuille d'Ingres dans l'une de ses rames personnelles. Lydia avait été lui raconter la chose. Matisse fut si furieux qu'il refusa de me voir pendant deux jours !

Vers cinq heures du soir, Matisse prend une légère tasse de thé et nous travaillons encore jusqu'au dîner.

Après le repas, il aimait que je lui fasse un peu de lecture. C'était, à un moment, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Je dois avouer qu'à dix-neuf ans, cette lecture n'était pas spécialement amusante. Lorsqu'il s'assoupissait, je passais sans transition à un roman de Simenon, bien plus intéressant. Le côté carnet « Hermès » de l'époque des *Mémoires* de Chateaubriand, parlant de Monsieur de ceci ou de cela, leurs rendez-





Jacqueline Duhême

# Line Les autres

*Dessinatrice et illustre « imagière », Jacqueline Duhême raconte sa vie. Une vie peu ordinaire. On verra que cela débute à l'inverse d'une existence normale, c'est-à-dire dans un cimetière. C'est ensuite une enfance ballotée d'orphelinats en couvents. Les tribulations de la guerre transforment la jeune Line en bergère, puis en ouvrière d'usine. Et soudain nous la retrouvons amie de Matisse, d'Éluard, de Prévert, de Picasso. Les Kennedy l'invitent à la Maison Blanche. Hélène Lazareff, directrice de Elle, l'envoie accompagner de Gaulle en Amérique du Sud et le Pape en Terre Sainte.*

*Avec autant d'humour qu'elle en met dans ses croquis, Jacqueline Duhême nous raconte son histoire en y mettant une gaîté, une drôlerie, une poésie qui n'appartiennent qu'à elle.*



9 782070 708185



86-XI A 70818 ISBN 2-07-070818-7

150 FF tc